

SVETLANA ALEXIEVITCH

LA SUPPLICATION

Tchernobyl, chroniques du monde après l'Apocalypse

Traduit du russe par Galia Ackerman et Pierre Lorrain

Ouvrage traduit avec le concours du

CENTRE NATIONAL DU LIVRE LE **GRAND** LIVRE DU MOIS

Titre de l'édition originale

Tchernobylskaïa molitva

publiée par les Éditions OSTOJÉ, Moscou, 1997

© SVETLANA ALEXIEVITCH, 1997. © Editions Jean-Claude Lattes pour la traduction française, 1998.

Nous sommes l'air, pas la terre... Merab Mamardachvili

INFORMATION HISTORIQUE

«Il convient tout d'abord de déchirer le voile du secret qui entoure la Biélorussie. Car, pour le monde, nous sommes une *terra incognita* — une terre inconnue, inexplorée. Chacun connaît Tchernobyl, mais seulement en rapport avec l'Ukraine et la Russie. "Russie blanche", telle est la traduction du nom Biélorussie. »

Narodnaïa Gazeta, 27 avril 1996.

« Il n'y a aucune centrale nucléaire en Biélorussie. Sur le territoire de l'ancienne URSS, les centrales qui se trouvent à proximité des frontières biélorusses sont équipées de réacteurs de type RBMK : au nord, celle d'Ignali-na ; à l'est, celle de Smolensk ; au sud, celle de Tchernobyl...

Le 26 avril 1986, à 1 h 23, une série d'explosions détruit le réacteur et le bâtiment de la quatrième tranche de la centrale nucléaire de Tchernobyl. Cet accident est devenu la plus grande catastrophe technologique du xx^e siècle.

Pour la petite Biélorussie de dix millions d'habitants, il s'agissait d'un désastre à l'échelle nationale. Pendant la Seconde Guerre mondiale, sur la terre biélorusse, les nazis

1. Réacteurs au graphite, à refroidissement par eau bouillante, de conception ancienne, qui constituaient l'essentiel du parc nucléaire civil de l'ex-URSS et pouvaient produire du plutonium militaire. (N.d.T.)

8

LA SUPPLICATION

avaient détruit 619 villages et exterminé leur population. À la suite de Tchernobyl, le pays en perdit 485. Soixante-dix d'entre eux sont enterrés pour toujours. La guerre tua un Biélorusse sur quatre ; aujourd'hui, un sur cinq vit dans une région contaminée. Cela concerne 2,1 millions de personnes, dont sept cent mille enfants. Les radiations constituent la principale source de déficit démographique. Dans les régions de Gomel et de Moguilev (qui ont le plus souffert de la tragédie), la mortalité est supérieure de 20 % à la natalité.

Au moment de la catastrophe, parmi les 50 millions de radionucléides propulsés dans l'atmosphère, 70% retombèrent sur le sol de la Biélorussie : en ce qui concerne le césium 137, 23 % de son territoire sont contaminés par une quantité de nucléides radioactifs égale ou supérieure à 37 milliards de becquerels (Bq) par kilomètre carré. À titre de comparaison, 4,8 % du territoire ukrainien et 0,5 % de celui de Russie sont touchés. La superficie des terres agricoles où la contamination égale ou dépasse 37×10^9 Bq/km² est supérieure à 1,8 million d'hectares. Quant aux terres irradiées par une quantité de strontium 90 égale ou supérieure à 11×10^9 Bq/km², elles couvrent un demi-million d'hectares. La superficie totalement interdite à l'agriculture représente 264 000 hectares.

La Biélorussie est un pays sylvestre, mais 26 % des forêts et plus de la moitié des prairies situées dans les bassins inondables des cours d'eau Pripiat, Dniepr et Soj se trouvent dans la zone de contamination radioactive...

À la suite de l'influence permanente de petites doses d'irradiation, le nombre de personnes atteintes, en Biélorussie, de cancers, d'arriération mentale, de maladies nerveuses et psychiques ainsi que de mutations génétiques s'accroît chaque année... »

Tchernobyl, Minsk, Belarouskai'a Entsiklopediia, 1996, pp. 7, 24, 49, 101, 149.

INFORMATION HISTORIQUE

9

« Selon les observations, un haut niveau de radiation fut enregistré le 29 avril 1986 en Pologne, en Allemagne, en Autriche et en Roumanie ; le 30 avril, en Suisse et en Italie du Nord ; les 1^{er} et 2 mai, en France, en Belgique, aux Pays-Bas, en Grande-Bretagne et dans le nord de la Grèce ; le 3 mai, en Israël, au Koweït, en Turquie...

Les substances gazeuses et volatiles projetées à grande altitude connurent une diffusion globale : le 2 mai, elles furent enregistrées au Japon ; le 4, en Chine ; le 5, en Inde ; les 5 et 6 mai, aux États-Unis et au Canada.

En moins d'une semaine, Tchernobyl devint un problème pour le monde entier... »

Posledstviia Tchernobyl'skoï avariï v Beïaroussi, (Conséquences de l'accident de Tchernobyl en Biélorussie), Minsk, Haut collège International de radioécologie Sakharov, 1992, p. 82.

«Le quatrième réacteur, nom de code "Abri", conserve toujours dans son ventre gainé de plomb et de béton armé près de vingt tonnes de combustible nucléaire. Ce qu'il advient aujourd'hui de cette matière, nul ne le sait.

Le sarcophage fut bâti à la hâte et il s'agit d'une construction unique dont les ingénieurs de Piter¹ qui l'ont conçue peuvent probablement se montrer fiers. Mais l'on procéda à son montage "à distance" : les dalles furent raccordées à l'aide de robots et d'hélicoptères, d'où des fentes. Aujourd'hui, selon certaines données, la surface totale des interstices et des fissures dépasse deux cents mètres carrés et des aérosols radioactifs continuent à s'en échapper...

Le sarcophage peut-il tomber en ruine ? Personne ne peut, non plus, répondre à cette question car, à ce jour, il est impossible de s'approcher de certains assemblages et constructions pour déterminer combien ils peuvent durer

1. Saint-Pétersbourg. (N.d.T.)

10

LA SUPPLICATION

encore. Mais il est clair que la destruction de l'"Abri" aurait des conséquences encore plus horribles que celles de 1986... »

Ogoniok, n° 17, avril 1996.

PROLOGUE

UNE VOIX SOLITAIRE

« Je ne sais pas de quoi parler... De la mort ou de l'amour ? Ou c'est égal... De quoi ? Nous étions jeunes mariés. Dans la rue, nous nous tenions encore par la main, même si nous allions au magasin... Je lui disais : "Je t'aime." Mais je ne savais pas encore à quel point je l'aimais... Je n'avais pas idée... Nous vivions au foyer de la caserne des sapeurs-pompiers où il travaillait. Au premier étage. Avec trois autres jeunes familles. Nous partagions une cuisine commune. Et les véhicules étaient garés en bas, au rez-de-chaussée. Les véhicules rouges des pompiers. C'était son travail. Je savais toujours où il était, ce qui lui arrivait. Au milieu de la nuit, j'ai entendu un bruit. J'ai regardé par la fenêtre. Il m'a aperçue : "Ferme les lucarnes et recouche-toi. Il y a un incendie à la centrale. Je serai vite de retour."

Je n'ai pas vu l'explosion. Rien que la flamme. Tout semblait luire... Tout le ciel... Une flamme haute. De la suie. Une horrible chaleur. Et il ne revenait toujours pas. La suie provenait du bitume qui brûlait. Le toit de la centrale était recouvert de bitume. Plus tard, il se souviendrait qu'ils marchaient dessus comme sur de la poix. Ils étouffaient la flamme. Ils balançaient en bas, avec leurs pieds, le graphite brûlant... Ils étaient partis comme ils étaient, en chemise, sans leurs tenues en prélat. Personne ne les avait prévenus. On les avait appelés comme pour un incendie ordinaire...

Quatre heures du matin... Cinq... Six... À six heures, nous avions prévu d'aller chez ses parents. Pour planter des pommes de terre. Il y a quarante kilomètres de la ville de Pripiat jusqu'au village de Sperijie où vivait sa famille. Semer, labourer... Ses occupations préférées... Sa mère évoquait souvent comment ni son père ni elle ne voulaient le laisser partir pour la ville. Ils lui ont même bâti une nouvelle maison. Mais il a été incorporé. Il a fait son service à Moscou, dans les sapeurs-pompiers, et quand il est revenu : sapeur-pompier ! Il ne voulait pas entendre parler d'autre chose. (*Elle se tait.*)

Parfois, c'est comme si j'entendais sa voix... Vivante... Même les photos n'agissent pas sur moi autant que sa voix. Mais il ne m'appelle jamais... Et en rêve... C'est moi qui l'appelle...

Sept heures... À sept heures, on m'a fait savoir qu'il était à l'hôpital. J'ai couru, mais la milice avait déjà isolé le bâtiment et n'y laissait entrer personne. Seules les ambulances traversaient le barrage. Les miliciens criaient : près des voitures, la radiation bloque les compteurs au maximum, ne vous approchez pas. Je n'étais pas seule : toutes les femmes avaient accouru, toutes celles dont les maris se trouvaient dans la centrale, cette nuit-là. Je me suis lancée à la recherche d'une amie, médecin dans cet hôpital. Je l'ai saisie par la blouse blanche lorsqu'elle est descendue de voiture :

— Fais-moi passer !

— Je ne peux pas ! Il va mal. Ils vont tous mal. Mais je ne la lâchai pas :

— Juste jeter un regard. Elle me dit :

— D'accord, allons-y ! Pour un quart d'heure, vingt minutes.

Je l'ai vu... Tout gonflé, boursoufflé... Ses yeux se voyaient à peine...

— Il faut du lait. Beaucoup de lait ! m'a dit mon amie. Qu'ils boivent au moins trois litres !

— Mais il n'en prend pas.

— Désormais, il en prendra.

Nombre de médecins, d'infirmières et, surtout, d'aides-soignantes de cet hôpital tomberaient malades, plus tard... Mourraient... Mais alors, personne ne le savait...

À dix heures du matin, l'opérateur Chichenok rendit l'âme... Il fut le premier... Le premier jour... Nous avons appris plus tard que le deuxième, Valera

Khodemtchouk, était resté sous les décombres. On n'était pas parvenu à le dégager.

Son corps a été noyé dans le béton. Mais nous ne savions pas encore qu'ils étaient tous les premiers...

— Vassenka¹, que faire ? lui demande-je.

— Pars d'ici ! Pars ! Tu vas avoir un enfant.

En effet, j'étais enceinte. Mais comment pouvais-je le laisser ? Lui, il me supplie :

— Pars ! Sauve le bébé !

— Je dois d'abord t'apporter du lait. Après on prendra une décision.

Ma copine, Tania Kibenok, arrive en courant... Son mari est dans la même chambre... Son père l'accompagne, il a sa voiture. Nous la prenons pour aller au village le plus proche, acheter du lait. À environ trois kilomètres de la ville... On achète plusieurs bocaux de trois litres remplis de lait... Six, pour en avoir assez pour tous... Mais le lait les faisait horriblement vomir. Ils perdaient sans cesse connaissance et on les plaçait sous perfusion. Les médecins répétaient qu'ils étaient empoisonnés aux gaz, personne ne parlait de radiation. Pendant ce temps, la ville se remplissait de véhicules militaires. Des barrages étaient dressés sur toutes les routes... Les trains ne marchaient plus, ni dans la région ni sur les grandes lignes... On lavait les rues avec une poudre blanche... Je m'inquiétais : comment aller acheter du lait frais au village, le lendemain ? Personne ne parlait de radiation... Seuls les militaires avaient des masques... Dans la rue, les citadins

1. Diminutif de Vassili. (N.d.T.)

portaient le pain qu'ils achetaient dans les magasins, des paquets ouverts de petits pains... Des gâteaux étaient posés sur les étalages ouverts...

Le soir, on ne me laissa pas entrer à l'hôpital... Une foule de gens s'entassait tout autour... Je me plaçai devant sa fenêtre, il s'approcha et me cria quelque chose. Si désespérément ! Dans la foule, quelqu'un entendit qu'on allait les emmener à Moscou, dans la nuit. Toutes les épouses se rassemblèrent. Nous décidâmes de partir avec eux. Laissez-nous rejoindre nos maris ! Vous n'avez pas le droit ! On se battait, on se griffait. Les soldats — des soldats, déjà — nous repoussaient. Alors un médecin sortit et confirma le départ pour Moscou en avion, mais nous devons leur apporter des vêtements : les leurs avaient brûlé à la centrale. Les autobus ne roulaient plus et nous nous égaillâmes à travers toute la ville en courant. À notre retour, chargées de sacs, l'avion était déjà parti... Ils nous avaient trompées exprès... Pour nous empêcher de crier, de pleurer...

La radio annonça que la ville allait être évacuée, probablement pour trois à cinq jours : prenez des vêtements chauds, des survêtements de sport, vous allez vivre en forêt. Dans des tentes. Les gens s'en réjouissaient même : une escapade dans la nature ! On y fêterait le Premier Mai. C'était tellement inhabituel ! On préparait des chachliks pour le voyage... On emportait des guitares, des magnétophones... Seules pleuraient celles dont les maris avaient physiquement souffert.

Je ne me souviens pas de la route... C'est comme si je n'étais revenue à moi qu'en voyant sa mère : "Maman, Vassia ' est à Moscou ! On l'a emmené dans un avion spécial !" Nous avons fini les semailles, dans le potager (et, une semaine plus tard, on évacuerait le village !). Qui savait ? Qui pouvait savoir alors ? Dans la soirée, j'ai été prise de vomissements. J'étais enceinte de six mois. Et je

1. Autre diminutif de Vassili. (N.d.T.)

me sentais si mal... Dans la nuit, j'ai rêvé qu'il m'appelait. Tant qu'il était en vie, il m'appelait dans mon sommeil : "Lioussia ! Lioussienka¹ !" Et, après sa mort, il ne l'a plus fait une seule fois. Pas une seule fois... (*Elle pleure.*) Le matin, je me suis levée avec l'idée de me rendre à Moscou. Moi-même... "Où vas-tu aller, dans ton état ?" pleurait sa mère. Nous avons également préparé les affaires de mon beau-père, pour le voyage. Il retira l'argent qu'ils avaient à la caisse d'épargne. Tout leur argent.

Je ne me souviens pas du voyage, non plus... Le chemin est également sorti de ma mémoire... À Moscou, nous avons demandé au premier milicien venu dans quel hôpital se trouvaient les sapeurs-pompiers de Tchernobyl, et il nous l'a dit-Hôpital numéro six, à Chtchoukinskaïa. C'était un établissement radiologique spécial et l'on n'y pouvait entrer sans laissez-passer. Je donnai de l'argent à la gardienne et elle me dit : "Vas-y." Il me fallut encore quémander et supplier d'autres personnes... Finalement, je me retrouvai face au chef du service radiologique, Ange-lina Vassilievna Gouskova. Je ne connaissais pas encore son nom, je ne retenais rien... Je savais seulement que je devais le voir...

Elle me demanda aussitôt :

— Avez-vous des enfants ?

Comment pouvais-je lui dire ? Je comprenais déjà combien il était important de taire ma grossesse. Sinon, cette femme ne m'aurait pas laissée le voir ! Heureusement que j'étais maigre et qu'on ne devinait rien.

— Oui, répondis-je.

— Combien ?

Je me dis : "Je dois lui dire que j'en ai deux. Pour un seul, elle ne m'autorisera quand même pas à entrer."

— Un garçon et une fille.

— Si tu en as deux, tu n'en auras probablement plus

1. Diminutifs d'Elena. (N.d.T.)

d'autres. Maintenant, écoute : le système nerveux central et la moelle osseuse sont entièrement atteints...

"Ce n'est rien, pensai-je, il va devenir un peu nerveux."

— Écoute encore : si tu pleures, je te renvoie tout de suite. Il est interdit de s'embrasser et de se toucher. Ne pas s'approcher. Tu as une demi-heure.

Mais je savais que je ne partirais plus. Si je partais, ce ne serait qu'avec lui. Je me fis ce serment !

J'entrai... Ils sont assis sur un lit, jouent aux cartes et rient.

— Vassia ! lui crie-t-on. Il se retourne •

— Je suis perdu, les gars ! Même ici, elle m'a retrouvé !

Il est tellement drôle. On lui a donné un pyjama de taille quarante-huit alors qu'il lui faudrait un cinquante-deux. Les manches sont trop courtes. Les jambes du pantalon sont trop courtes. Mais l'œdème sur son visage a déjà disparu... On leur administrait une perfusion pour cela. Je lui demande :

— Et où donc as-tu disparu si soudainement ?

Il veut m'embrasser.

— Reste assis. (Le médecin le retient loin de moi.)

On ne s'enlace pas ici.

Nous avons tourné cela à la blague. Et tout le monde a accouru, y compris des autres chambres. Tous les nôtres. Ceux de Pripiat. Ils étaient vingt-huit à prendre l'avion. Que se passe-t-il là-bas, chez nous, à la ville ? Je réponds que l'évacuation a commencé, que la ville va être évacuée de trois à cinq jours. Les hommes se taisent, mais il y a là deux femmes également. L'une d'elles était de garde au contrôle de la centrale, le jour de l'accident, et elle se met à pleurer :

— Mon Dieu ! Mes enfants sont là-bas. Que deviennent-ils ?

J'avais envie de rester seule avec lui, même seule-

PROLOGUE

17

ment une minute. Les autres le sentirent et chacun inventa une excuse pour sortir dans le couloir. Alors je l'enlaçai et l'embrassai. Il s'écarta :

— Ne t'assieds pas près de moi. Prends une chaise.

— Mais ce n'est rien. Je fis un geste de dérision avec le bras. As-tu vu où s'est produite l'explosion ? Qu'est-ce que c'était ? Vous étiez les premiers à arriver...

— C'est certainement un sabotage. Quelqu'un l'a fait exprès. Tous nos gars sont de cet avis.

C'est ce que l'on disait alors. Ce qu'on pensait.

Le lendemain, à mon arrivée, ils étaient déjà séparés, chacun dans sa chambre. Il leur était catégoriquement interdit de sortir dans le couloir. D'avoir des contacts entre eux. Ils communiquaient en frappant les murs : point-trait, point-trait... Les médecins avaient expliqué que chaque organisme réagit différemment aux radiations et que ce que l'un pouvait supporter dépassait les possibilités de l'autre. Là où ils étaient couchés, même les murs bloquaient l'aiguille des compteurs. A gauche, à droite et à l'étage en dessous... On avait dégagé tout le monde et il ne restait plus un seul malade... Personne autour d'eux.

Pendant trois jours, je logeai chez des amis, à Moscou. Ils me disaient : Prends la casserole, prends la cuvette, prends tout ce dont tu as besoin... Je faisais du bouillon de dinde, pour six personnes. Nos six gars... Les sapeurs-pompiers de la même équipe... Ils étaient tous de garde cette nuit-là : Vachtchouk, Kibenok, Titenok, Pravik, Tichtchoura. Au magasin, je leur ai acheté du dentifrice, des brosses à dents et du savon. Il n'y avait rien de tout cela à l'hôpital. Je leur ai aussi acheté de petites serviettes de toilette... Je m'étonne maintenant du comportement de mes amis : ils avaient sûrement peur, ils ne pouvaient pas ne pas avoir peur, des rumeurs circulaient déjà. Et pourtant, ils me proposaient quand même : prends tout ce qu'il te faut. Prends ! Comment va-t-il ? Comment vont-ils tous ? Est-ce qu'ils vivront ? Vivre... (*Silence.*) J'ai rencontré alors beaucoup de gens bien, je ne peux pas me

souvenir de tous. Le monde s'est rétréci jusqu'à un point... S'est contracté... Lui... Lui seul ! Je garde en mémoire une aide-soignante âgée qui m'expliquait : "Il y a des maladies que l'on ne peut pas traiter. Il faut s'asseoir près du malade et lui caresser les mains."

Tôt le matin, je fais le marché, près de chez mes amis, puis je cuisine le bouillon. Il faut tout passer au tamis, hacher menu... Quelqu'un m'a demandé : "Apporte-moi une pomme." Avec six bocaux d'un demi-litre... Toujours pour six ! À l'hôpital... J'y reste jusqu'au soir. Et le soir, je retourne à l'autre bout de la ville. Combien de temps aurais-je tenu ? Mais, trois jours plus tard, on me proposa de loger dans la résidence des médecins, dans l'enceinte de l'hôpital. Mon Dieu, quel bonheur !
— Mais il n'y a pas de cuisine là-bas. Comment vais-je leur faire à manger ?
— Vous n'avez plus à cuisiner. Leurs estomacs ont cessé d'accepter la nourriture.

Il changeait : chaque jour, je rencontrais un être différent... Les brûlures remontaient à la surface... Dans la bouche, sur la langue, les joues... D'abord, ce ne furent que de petits chancres, puis ils s'élargirent... La muqueuse se décollait par couches... En pellicules blanches... La couleur du visage... La couleur du corps... Bleu... Rouge... Gris-brun... Et tout cela m'appartient, et tout cela est tellement aimé ! On ne peut pas le raconter ! On ne peut pas l'écrire !

Je l'aimais ! Je ne savais pas encore à quel point je l'aimais ! Nous étions jeunes mariés... Nous sortons dans la rue. Il m'attrape par les mains et me fait tourner. Et il m'embrasse, m'embrasse. Les gens passent et tout le monde sourit-Lé pronostic du mal aigu des rayons est de quatorze jours... L'homme meurt en quatorze jours...

Le premier jour à la résidence, les dosimétristes m'inspectèrent. Mes habits, mon sac, mon portefeuille, les chaussures, tout "brûlait". On me prit tout aussitôt. Même

les sous-vêtements. On me laissa seulement l'argent. En échange, on me donna un peignoir de l'hôpital, taille cinquante-six, et des chaussons du quarante-trois. Peut-être vous rendra-t-on vos habits, et peut-être pas, car il est probable que l'on ne pourra pas les nettoyer, me dit-on. C'est dans cet accoutrement que j'apparus devant lui. Il eut peur : "Mon Dieu, mais qu'est-ce que tu as ?" Je m'évertuais quand même à faire du bouillon : je plongeais une résistance électrique dans un bocal de verre, pour y faire bouillir de l'eau et j'y jetais des morceaux de poulet... De minuscules morceaux... Puis quelqu'un me donna une petite casserole, une femme de ménage ou une réceptionniste de la résidence, je crois. Quelqu'un d'autre me fournit une petite planche sur laquelle je coupais du persil frais. Je ne pouvais pas aller au marché dans les vêtements de l'hôpital, alors quelqu'un m'apportait ces herbes. Mais tout était vain, il ne pouvait même pas boire... Ou gober un œuf cru...

Et je voulais tellement lui procurer une gourmandise quelconque ! Comme si cela pouvait l'aider ! J'ai couru jusqu'au bureau de poste. "Les filles, demandai-je, je dois téléphoner d'urgence à mes parents, à Ivano-Frankovsk. Mon mari est en train de mourir ici." Elles ont, je ne sais comment, compris aussitôt d'où je venais et qui était mon mari et elles ont établi la liaison en un instant. Le jour même, mon père, ma sœur et mon frère prirent l'avion pour Moscou. Ils m'apportèrent des affaires. De l'argent. Le 9 mai... Il m'a toujours dit : "Tu ne peux pas t'imaginer comme Moscou est beau ! Surtout, le Jour de la Victoire ', avec les feux d'artifice. Je veux que tu voies cela." Je me suis assise près de lui. Il a ouvert les yeux :

— Fait-il jour ou nuit ?

— Il est neuf heures du soir.

— Ouvre la fenêtre ! Les feux d'artifice commencent !

1. En URSS, la victoire sur l'Allemagne nazie était fêtée le 9 mai, et non le 8 comme dans les pays occidentaux. (N.d.T.)

20

LA SUPPLICATION

J'ai ouvert la fenêtre. Au septième étage, la ville entière s'étalait devant nous ! Un bouquet de feu jaillit dans le ciel.

— Ça alors !

— J'ai promis de te montrer Moscou. J'ai promis de toujours t'offrir des fleurs, à toutes les fêtes...

Je tourne la tête. Il fait surgir trois oeillets dissimulés sous son oreiller. Il avait donné de l'argent à une infirmière pour qu'elle les achète.

Je bondis vers lui et lui donne un baiser :

— Mon unique ! Mon amour ! Il me gronde :

— Qu'est-ce que les médecins t'ont dit ? Il ne faut pas m'enlacer ! Il ne faut pas m'embrasser !

On ne me le permettait pas... Mais je... Je le relevais et le faisais asseoir... Je changeais ses draps, je lui donnais le thermomètre et le lui reprenais... Je lui apportais le bassin et le lui enlevais... Et pour cela, personne ne me disait rien...

C'était bien que cela se passât dans le couloir et pas dans sa chambre... Ma tête se mit à tourner. J'agrippai le rebord de la fenêtre. Un médecin passait, il me prit la main.

Et soudain :

— Vous êtes enceinte ?

— Non, non !

J'avais tellement peur que quelqu'un nous entende.

— Ne me mentez pas, soupira-t-il.

J'étais dans un tel désarroi que je n'eus pas le temps de lui demander quoi que ce fût.

Le lendemain, on m'appela chez la responsable.

— Pourquoi m'avez-vous trompée ?

— Je n'avais pas le choix. Si j'avais dit la vérité, vous m'auriez renvoyée chez moi.

Un pieux mensonge !

— Vous ne savez pas ce que vous avez fait !

— Mais je suis avec lui...

Toute ma vie, je serai reconnaissante à Angelina Vas-silievna Gouskova. Toute ma vie !

PROLOGUE

21

D'autres épouses étaient venues, mais on ne les avait pas laissées entrer. Les mères étaient avec moi... La mère de Volodia Pravik implorait Dieu sans cesse : "Prends-moi à sa place !"

Un professeur américain, le docteur Gale... Il a procédé à une ^jrefe de moelle osseuse... Il me consolait. Il existe un espoir, petit, mais un espoir quand même. C'est un organisme tellement puissant, un gars tellement fort ! On convoqua tous ses proches. Ses deux sœurs arrivèrent de Biélorussie, son frère de Leningrad où il faisait son service militaire. La cadette, Natacha, avait quatorze ans. Elle pleurait beaucoup et avait peur, mais c'était sa moelle à elle qui convenait le mieux...

(*Silence.*) Je peux en parler, maintenant... Avant, je ne le pouvais pas... Pendant dix ans, je me suis rue... Dix ans. (*Silence.*)

Quand il a appris que l'on allait prendre la moelle de sa sœur, il refusa catégoriquement : "Mieux vaut que je meure. Ne la touchez pas, elle est petite." Sa sœur aînée, Liouda, avait vingt-huit ans. Infirmière elle-même, elle comprenait les risques qu'elle prenait. "Qu'il vive", accepta-t-elle. J'ai vu l'opération. Ils étaient allongés côte à côte sur des tables... Il y a une grande fenêtre dans le bloc.

L'intervention a duré deux heures... Quand ce fut fini, Liouda allait plus mal que lui. Elle avait dix-huit ponctions sur la poitrine et sortit difficilement de l'anesthésie. À ce jour, elle est encore malade. Elle a une invalidité... C'était une jolie fille, forte. Elle ne s'est pas mariée... Et moi, je me démenais alors entre leurs deux chambres, de chez lui à chez elle. On ne l'avait pas remis dans une chambre ordinaire, mais dans une pièce pressurisée, derrière une toile transparente, et il était interdit d'y pénétrer. Il y avait des appareils spéciaux pour faire des piqûres où introduire un cathéter sans entrer... Mais tout n'était retenu que par des bandes velcro ou des loquets et j'appris à m'en servir... À les desserrer... Et à me faufiler près de lui... Une petite chaise se trouvait près de son lit... Il allait tellement mal que je ne pouvais plus m'absenter,

v, 22

LA SUPPLICATION

même pour une minute... Il m'appelait tout le temps : "Lioussia, où es-tu ? Lioussienka !" Il m'appelait sans cesse... Le service des autres chambres pressurisées où se trouvaient nos gars était assuré par des soldats : les aides-soignants de l'hôpital avaient refusé, ils exigeaient des habits de protection. Les soldats portaient les bassins, lavaient le plancher, changeaient les draps... Ils faisaient tout. D'où venaient-ils? Je ne le leur demandai même pas... Il n'y avait que lui... Lui... Et chaque jour j'entendais : mort, mort... Tichtchoura est mort. Titenok est mort. Mort... Comme un coup de marteau sur le crâne...

Les selles vingt-cinq à trente fois par jour... Avec du sang et des mucosités... La peau des bras et des jambes se fissurait... Tout le corps se couvrait d'ampoules... Quand il remuait la tête, des touffes de cheveux restaient sur l'oreiller... Je tentais de plaisanter : "C'est pratique : plus besoin de peigne." Bientôt, on leur rase le crâne. Je lui coupai les cheveux moi-même. Je voulais faire tout ce qu'il fallait pour lui. Si j'avais pu tenir physiquement, je serais restée vingt-quatre heures sur vingt-quatre près de lui. Je regrettais chaque minute perdue... Je regrettais chaque petite minute... (*Long silence.*) Mon frère est venu. Il avait peur : "Je ne te laisserai pas entrer là !" Mon beau-père lui a dit : "Mais est-ce qu'on peut empêcher une femme comme elle de faire quelque chose ? Elle passera par la fenêtre ! Elle grimpera par l'escalier de secours !"

Je me suis absentée... À mon retour, une orange est posée sur sa table de chevet... Une grande orange, pas jaune, mais rosé. Il me sourit : "On me l'a offerte. Prends-la !" À travers la toile plastique, l'infirmière me fait un signe : on ne peut pas la manger. Si elle est restée quelque temps près de lui, non seulement on ne peut pas la manger, mais encore on a peur de la toucher. "S'il te plaît, mange-la, me demande-t-il. Tu aimes tellement les oranges." Je la prends. Et, entre-temps, il ferme les yeux et s'endort. On lui faisait continuellement des piqûres pour qu'il dorme. Des drogues. L'infirmière me regarde d'un air

PROLOGUE

23

effaré... Et moi ? Je suis prête à faire n'importe quoi, pourvu qu'il ne pense pas à la mort... Qu'il ne pense pas que sa maladie est horrible, que j'ai peur de lui... Des bribes d'une conversation me reviennent en mémoire... Quelqu'un m'exhorte : — Vous ne devez pas oublier que ce n'est plus votre mari, l'homme aimé, qui se trouve devant vous, mais un objet radioactif avec un fort coefficient de contamination. Vous n'êtes pas suicidaire. Prenez-vous en main !

Et moi, comme une folle :

— Je l'aime ! Je l'aime !

Pendant son sommeil, je chuchotais :

— Je t'aime !

Je marchais dans la cour de l'hôpital :

— Je t'aime !

Je portais le bassin :

— Je t'aime !

Je me souvenais de notre vie, avant... Dans notre foyer... Il s'endormait seulement quand il prenait ma main.

Il avait cette habitude : me tenir la main la nuit... Toute la nuit...

Et à l'hôpital, je prenais sa main et ne la lâchais pas-La nuit. Le silence. Nous sommes seuls. Il me regarde

très, très attentivement et me dit soudain :

— J'ai tellement envie de voir notre enfant. Comment va-t-il ?

— Comment allons-nous l'appeler ?

— Tu lui trouveras un nom toute seule...

— Pourquoi seule, puisque nous sommes deux ?

— Alors, si c'est un garçon, que ce soit Vassia, et si c'est une fille, Natacha.
— Comment cela, Vassia ? J'ai déjà un Vassia. Toi ! Je n'ai pas besoin d'un autre. Je ne savais pas encore combien je l'aimais ! Lui... Rien que lui... Comme une aveugle ! Je ne sentais même pas les coups sous mon cœur... Et pourtant, j'en étais déjà

24

LA SUPPLICATION

au sixième mois... Je pensais qu'il était à l'intérieur de moi, mon petit, et qu'il était protégé-Aucun des médecins ne savait que je dormais dans la chambre pressurisée. Ils ne le soupçonnaient même pas... C'étaient les infirmières qui me laissaient entrer. Au début, elles tentaient de me dissuader : "Tu es jeune. À quoi penses-tu ? Ce n'est plus un homme, mais un réacteur. Vous allez vous consumer ensemble." Je courais derrière elles comme un petit chien... Je restais des heures devant la porte. Je quémandais, suppliais... Finalement, elles me dirent : "Que le diable t'emporte ! Tu es folle !" Le matin, avant huit heures, lorsque commençait la visite médicale, elles me faisaient signe à travers la toile transparente : "Cours !" Je m'enfuyais pour une heure, à la résidence. Et de neuf heures du matin à neuf heures du soir, j'avais un laissez-passer. Mes jambes étaient bleues jusqu'aux genoux, tellement j'étais fatiguée...

Tant que je restais avec lui, rien ne se passait... Mais dès que je m'absentais, on le photographiait... Il n'avait aucun vêtement. Il couchait nu, juste recouvert d'un drap léger que je changeais tous les jours. Le soir, il était tout couvert de sang. Lorsque je le soulevais, des morceaux de peau restaient collés sur mes mains. Je lui dis : "Chéri, aide-moi ! Appuie-toi sur le bras, sur le coude autant que tu peux, pour que je puisse bien lisser ton lit, qu'il n'y ait ni couture ni pli." Car même la plus petite couture lui faisait une plaie. Je me suis coupé les ongles jusqu'au sang pour ne pas l'accrocher. Aucune des infirmières ne pouvait s'approcher de lui, le toucher. S'il leur fallait quelque chose, elles m'appelaient. Et l'on prenait des photos... Ils disaient que c'était pour la science. Mais je les aurais chassés tous ! Je les aurais frappés ! Comment pouvaient-ils ? Tout était à moi... Tout aimé de moi... Si j'avais pu ne pas les laisser entrer ! Si seulement j'avais pu...

Je passe de la chambre dans le couloir... Et je me heurte aux murs, au canapé que je ne vois pas. Je dis à l'infirmière de garde : "Il est mourant." Et elle me répond :

PROLOGUE

25

"Qu'imaginais-tu ? Il a reçu mille six cents röntgens alors que la dose mortelle est de quatre cents. Tu côtoies un réacteur." Tout à moi... Tout aimé...

Après leur mort à tous, on a fait des travaux à l'hôpital. Les murs ont été raclés, le parquet démolé et jeté... Tout ce qui était en bois.

Après... La fin... Je ne me souviens plus que par bribes... Et puis, la coupure...

Je passe la nuit près de lui, sur la petite chaise... À huit heures, je lui dis :

"Vassenka, je m'en vais. Je vais me reposer un peu." Il ouvre et ferme les yeux : il me laisse partir. Je suis à peine arrivée à la résidence, à ma chambre, et me suis étendue par terre — je ne pouvais pas me coucher sur le lit, le corps me faisait trop mal — qu'une infirmière frappe à ma porte :

— Viens ! Cours le voir ! Il n'arrête pas de te réclamer !

Mais ce matin, Tania Kibenok m'a tellement suppliée : "Accompagne-moi au cimetière ! Sans toi, je ne pourrai pas." On enterrait Vitia Kibenok et Volodia Pravik... Vitia et mon Vassia étaient très amis... Nos familles étaient amies... La veille de l'explosion, nous avons pris une photo, ensemble, au foyer. Que nos hommes y sont beaux ! Gais ! Le dernier jour de notre vie d'avant... Comme nous sommes heureux !

De retour du cimetière, j'appelle rapidement l'infirmière :

— Comment va-t-il ?

— Il est mort il y a un quart d'heure. Comment? J'avais passé toute la nuit dans sa chambre. Je ne m'étais absentée que trois heures ! Je suis restée près de la fenêtre, à hurler... On m'entendait dans toute la résidence... On avait peur de m'approcher... Puis je suis revenue à moi : le voir au moins une dernière fois ! Le voir ! J'ai dévalé l'escalier... Il était encore dans la chambre pressurisée, on ne l'avait pas encore emporté... Ses dernières paroles ont été : "Lioussia ! Lioussienka !"

*Achévé d'imprimer en janvier 1999
sur presse Cameron par Bussière Camedan Imprimeries
à Saint-Amand-Montrond (Cher)
Édition exclusivement réservée aux adhérents du Club
Le Grand Livre du Mois
15 me des Sablons*

75116 Paris réalisée avec l'aimable autorisation des éditions Lattes
N° d'impression : 990339/4. Dépôt légal : janvier 1999.
ISBN : 2-7028-3187-7 *Imprimé en France*